

Malacqua, *chef d'oeuvre de l'effondrement*, par Lise Wajeman

Mediapart, 09.11.2018

Le programme de *Malacqua* (la mauvaise eau, donc) tient tout entier dans son sous-titre : « *Quatre jours de pluie dans la ville de Naples dans l'attente que se produise un événement extraordinaire.* » Bref, une lecture idoine à l'automne - pour peu qu'on ne craigne pas le ton sur ton : le récit se déroule entre le 23 et le 26 octobre, et l'on y trouvera toutes les modulations des précipitations ; l'approche du mauvais temps - « *ces bandes noirâtres, ces déchirures au loin, et cette lueur opaque qui ne donnait pas de lumière* » -, les torrents d'eau, le crépitement des gouttes, l'humidité qui imprègne les vêtements, la monotonie infinie de la fine pluie, la grisaille de la vie - « *Les essuie-glaces, sur la vitre, dessinaient des ellipses, des filaments grisâtres, des lumières tremblotantes.* »

Mais ce n'est pas pour sa sagacité météorologique qu'il faut lire *Malacqua* : il faut le lire parce que ce très beau roman, qualifié de « *petit chef-d'œuvre de la littérature italienne* » par un critique, « *merveilleux livre* » recommandé par Roberto Saviano, nous chuchote à l'oreille des choses qui nous parlent de près, à nous, lecteurs de 2018. Le livre a pourtant été écrit il y a un peu plus de quarante ans. Mais peut-être fallait-il que s'écoulent ces quelques décennies pour que l'on redécouvre le texte, débarrassé de son contexte d'origine : qu'on puisse de nouveau se saisir de la comète mélancolique qu'il fut.



"*Main basse sur la ville*", de Francesco Rosi. Sorti en 1963, le film dénonçait la corruption et la spéculation des promoteurs immobiliers, avec la complicité de la municipalité de Naples.

*Malacqua* est l'unique roman de Nicola Pugliese : il en envoie le manuscrit à Italo Calvino, qui décide de le publier - bien que Pugliese refuse toutes les modifications que lui suggère son éditeur, alors écrivain au sommet de sa gloire et directeur d'une prestigieuse collection chez Einaudi, la plus importante des maisons d'édition italiennes à l'époque : c'est à prendre ou à laisser, fait savoir Pugliese.

À sa parution, en 1977, *Malacqua* est un succès. Il ressort en 1978 dans une autre collection, mais une fois les stocks épuisés, l'auteur refusera obstinément toute réimpression de son roman. Il n'écrira qu'un seul autre livre, un recueil de textes courts, paru en 2008 ; il faudra attendre sa mort, en 2012, pour que son roman puisse être réédité.

Cette rétention éditoriale est mystérieuse, *Malacqua* est le texte d'un écrivain qui maîtrise son art et Pugliese n'était pas un homme de la parole rare : longtemps journaliste pour l'un des grands quotidiens napolitains, *Roma*, il avait appris dès son plus jeune âge - ayant commencé à 19 ans, avant même d'être majeur - à chroniquer l'actualité de la ville.

C'est ce goût de la chronique qui nourrit l'écriture de *Malacqua*, accumulation de perspectives fragmentaires sur la ville et ses habitants, qui commence comme un roman policier - un homme solitaire, la pluie donc, la rumeur de la ville, l'accident - avant d'embrayer vers des horizons fantastiques - une poupée qui geint, la mer Méditerranée qui monte - tout en offrant une succession de percées réalistes dans les vies d'hommes et de femmes pris par le flux du quotidien, et de leur conscience : un vendeur de cigarettes de contrebande, une secrétaire de mairie, le tenancier d'un café... Le tout servi en français par la fluidité aquatique de la très belle traduction de Lise Chapuis (traductrice d'Antonio Tabucchi, de Giosuè Calaciura...).

Le roman est d'abord un portrait de Naples, d'une Naples qui peut sembler à la fois bien loin et bien proche : ce n'est pas encore la ville ravagée par les assassinats que nous décrit Saviano, c'est une ville qui peut sembler jaillie d'un autre âge - comme lorsqu'une épidémie de choléra s'y répand, en 1973. Mais alors comme aujourd'hui, une ville au bord de l'effondrement, dévorée de l'intérieur par la corruption, ravagée par l'abandon politique, à la merci de la colère des éléments - rues éventrées, immeubles qui s'écroulent : ce que dénonçait en 1963 le film de Francesco Rosi, *Main basse sur la ville* -, et qui n'est pas sans écho, hélas, ces temps-ci, à Naples, à Gênes ou à Marseille (*voir ici et là*).

Dans *Malacqua*, sous l'effet de cette pluie intense et continue, la ville part en morceaux, c'est à la fois tragique et grotesque, comme lorsqu'un marchand d'oranges assiste à la chute progressive d'un immeuble : « *Je ne mets rien dehors, tu imagines, les oranges avec la pluie, non, non, je laisse tout à l'intérieur, il faudra bien que ça s'arrête à la fin [...]. Mais ça ne cessait*

*pas, ne cessait pas du tout, quelle journée de merde, dit-il, et il se planta, bras croisés, sur le seuil de sa boutique, puis s'alluma une cigarette et resta là, à regarder. Mais quand ce bruit sourd se produisit, il ne vit rien de rien, il entendit juste le choc, et les pierres par terre au milieu de la rue. Alors il regarda attentivement vers le haut, et là, là, il la vit, la corniche qui se détachait en silence, s'inclinait vers la rue, comme au ralenti, et volait vers le bas avec un bruit sourd au sol, les pierres qui rebondissaient, la poussière qui s'élevait, immédiatement recueillie et rebattue sur l'asphalte par la pluie. »*

Avec la pluie incessante arrivent des phénomènes mystérieux. Des voix s'échappent d'un château : « *des voix humaines, ambiguement humaines, qui faisaient irruption à l'extérieur en contorsions insolites, sanglots inextricables, sons étouffés enflant sous les gouttes portées par l'eau* ». Des pièces de monnaie se mettent à faire de la musique, pour le bonheur des petites filles. Et la mer déborde - à la grande joie des « *gamins déguenillés* ». Autant d'événements qui semblent augurer une espèce d'apocalypse tranquille, une fin du monde soft, une fin indéfinie - qui ne finira peut-être pas, ne s'achèvera pas sur un boum mais sur un murmure, comme l'écrivait le poète T. S. Eliot.



« Le Jugement dernier », film mineur de Vittorio De Sica, sorti en 1961, est peut-être une source lointaine de « Malacqua ».

Et c'est là la force de *Malacqua* : Pugliese place son puzzle napolitain aux tonalités disparates, son assemblage d'histoires, sous une même pluie obstinée qui impose à tous le même paysage, la même certitude : une promesse, une inquiétude, une attente indécidable. « *Ici nous sommes tous en train d'attendre que quelque chose arrive.* » Une attente semblable à la nôtre, qui voyons la catastrophe arriver, doucement, chaque jour un peu plus insistante : nous sommes convaincus que la fin de notre monde est proche mais pour l'instant, nous ne parvenons qu'à regarder la pluie tomber.

« Dans ces rues cachées et humides, rien d'autre ne survivait que l'attente. Sentiment de provisoire étonnant et trompeur, descendu pour se graver dans vos pensées. Rien n'y échappait, rien, sinon cette impression désespérée et triste que désormais, probablement, tout allait changer. [...] Sur les mains vient maintenant peser le caractère provisoire d'un sinistre présage stérile qui ne se brise pas en un éclair soudain, ne se brise pas, et fait retomber de splendides ornements dans les eaux sales de l'angoisse. On continue, pour le moment, on continue, à esquisser des consentements à la honte, à la peur incertaine. »

C'est cette mélancolie stupéfiante qui a sans doute conduit Pugliese à faire disparaître son propre livre. Mais si *Malacqua* s'attache à prendre la mesure de l'écoulement, de l'écroulement, sa lecture n'invite pas pour autant à s'y abandonner - au contraire, car cette histoire doit être lue comme « une mélancolie de la pupille entrouverte pour tester la lumière ».

**Nicola Pugliese, *Malacqua*, traduit de l'italien par Lise Chapuis, Éditions Do, 192 p., 19 euros**